

FEUILLE D'AVIS DE LAUSANNE

Chronique Musicale

Mardi 25 septembre 1951

A Montreux : E. Fischer et l'Orchestre de Winterthour

« Ce siècle (le XIXe) a fait du langage des sons une puissance d'expression que la plus haute poésie verbale ne saurait égaler... »

« Après avoir été un passe-temps de luxe, la musique sait émouvoir profondément, peindre, penser et faire penser l'auditeur sérieux... »

« Elle se rapproche du peuple et devient largement humaine. Elle apparaît désormais comme une grande force morale et sociale... »

« Au XIXe siècle, le génie des compositeurs se joue sur un fonds d'expérience très riche... » (Il est vrai que cette richesse même peut être un obstacle. Picasso n'a-t-il pas dit qu'il lui avait fallu vingt ans d'effort pour arriver à dessiner à la manière d'un Michel-Ange et quarante pour remonter aux sources profondes de l'art ?)

Nous voilà loin en apparence de notre sujet : le concert donné vendredi soir, au Pavillon des sports, à Montreux, par Edwin Fischer, Peter Rybar, Antonio Tusa, remplaçant le violoncelliste Enrico Mainardi, malade, et l'Orchestre de Winterthour.

En apparence seulement, car c'est le propre des grands, des beaux concerts, et des chefs-d'œuvre, que d'amener l'auditeur à s'interroger. Beethoven, précurseur, appartient tout entier au XIXe siècle. Et si l'on repousse l'idée d'une musique dont le but en soi serait de penser et de faire penser, aussi fausse (et impure) en son essence que l'uniquement descriptive (par exemple), ou l'exclusivement sentimentale, ou l'intellectuelle, on reconnaît que, comme tout chef-d'œuvre, dans tous les arts, ce qui émeut profondément révèle l'homme à lui-même et l'amène irrésistiblement soit à la métaphysique soit à l'adoration.

Et si l'affirmation que le langage des sons atteint une puissance d'expression que la poésie verbale ne saurait égaler est peut-être orgueilleuse autant qu'exagérée, on reconnaît qu'un concert comme celui de ce vendredi élève très haut.

On pardonnera donc à Edwin Fischer d'avoir choisi la redite. C'est en partie grâce à lui que le *3e Concerto*, en ut mineur, opus 37, et le *4e Concerto*, en sol majeur, opus 58, sont si connus. Mais y a-t-il redite lorsqu'ils sont interprétés par un maître tel que lui, qui redonne vie et sens à chaque note ? C'est en de tels moments que l'interprète parfait, s'il est médium, apparaît aussi créateur. Le plus blasé

et le plus fatigué des auditeurs, saturé de Beethoven par ses études, par les disques, la radio et les concerts, le redécouvre immaculé, resplendissant et neuf.

Le *Concerto, en ut majeur, opus 56*, pour piano, violon, violoncelle et orchestre, dit aussi *Triple concert*, s'il n'est pas absolument neuf, est du moins rarement joué. Il est vrai qu'il est loin de valoir les deux autres...

L'exécution de ces trois œuvres fut remarquable. On n'a pas retrouvé l'Edwin Fischer un peu cabotin des séances consacrées à Bach. Il s'est acquitté de sa double tâche de directeur et de soliste sans attirer sur lui toute l'attention par des gestes exagérés. Il ne fut que le serviteur fervent de Beethoven. Sans doute, des auditeurs se sont-ils achoppés à quelque insuffisance dans le volume sonore de certains registres orchestraux, ici et là. Ou encore à quelque note accrochée au passage. Ou à quelque trait un peu brumeux.

Mais c'est négliger la divine poésie de ces exécutions pour s'arrêter à la stérile et académique grammaire. En réalité, l'esprit même de Beethoven régna dans la salle. Les deux vieux lions (Beethoven et Edwin Fischer) se sont merveilleusement défendus. Ce fut du tout grand Fischer qui détailla la phrase, la fit respirer, égrena au clavier des notes caressantes, des passages en demi-teintes, fit valoir des transparences, tout en clamant le toujours efficace et triomphant « pouvoir de Beethoven ». L'orchestre, où les jeunes éléments abondent, le suivit avec enthousiasme et virtuosité. Le tout commanda le respect, l'admiration la plus vive et marquera dans les annales.

La salle était comble. Il y avait plus de 1500 auditeurs. Beau succès pour le « Mois musical montreuvisien ». Signe flatteur aussi pour ces auditeurs, qui n'ont pas craint de réentendre ces chefs-d'œuvre ; leur foi fut abondamment récompensée.

Henri Jd.